



Acteur, metteur en scène, cet héritier des Lumières vit pour une culture et un art qu'il veut populaires, ouverts « à un public sans lequel ils ne sont rien »

# Didier Bezace, le théâtre de la République

Une brasserie, à Paris, dans le 14<sup>e</sup> arrondissement. Il est 14 h 30. Didier Bezace s'installe à une table, le temps d'un repas frugal – une « plancha » de diverses viandes, accompagnée d'une eau minérale pétillante. Il arrive d'une interview sur France Info. Tout à l'heure, il gagnera Aubervilliers où sa loge l'attend. Chaque soir, jusqu'au 8 décembre, il y interprète son dernier spectacle qu'il a adapté lui-même du roman d'Hubert Mingarelli : *La Dernière Neige* (1). « C'est mon cadeau d'adieu à mon public », lâche-t-il tout en piquant, de sa fourchette, dans son plat. « J'espère qu'il l'appréciera. » À 67 ans, Didier Bezace s'apprête à quitter, le 31 décembre 2013, la direction du Théâtre de la Commune, à Aubervilliers, qu'il dirige depuis seize ans. S'il est ému, il feint de ne pas le montrer. Trop discret, trop pudique.

« J'ai fait ce que j'avais à faire. Je pars au bon moment », reprend-il simplement. Sans nostalgie, mais heureux d'avoir redonné son lustre à cette institution située en Seine-Saint-Denis, autrement dit le « 9-3 ». D'en avoir fait une « maison » où « l'on est content de se rendre chaque jour » et que « l'on transforme peu à peu comme un "chez soi" afin qu'elle de-

vienne plus agréable pour tous », ceux qui y travaillent comme les spectateurs : réaménagement des espaces et des salles aux gradins refaits pour « un plus grand confort du public », installation d'une vraie cuisine qui permet à chacun – artistes, techniciens et spectateurs – de se retrouver, en même temps que de se restaurer.

Avec élégance, il ne s'attarde pas sur les créations inoubliables qui ont fait les grands jours de son théâtre – près d'une trentaine, dont le fabuleux *Que la noce commence*, inspiré du film du roumain Horatiu Malaele, *Au diable Staline, vive les mariés !*, l'an dernier (lire *La Croix* du 11 décembre 2012). Il se montre plus disert sur l'organisation d'un cycle de conférences organisées avec le Collège de France. Quatre années durant, les plus éminents professeurs de cette prestigieuse institution (« souvent de vieux messieurs aussi fins érudits que remarquables conteurs ») ont été invités à y traiter de questions habituellement réservées à un public savant. Ainsi, le 3 mai 2003, Serge Haroche, titulaire de la chaire de physique quantique, dissertait sur l'atome et la lumière !

« C'était fou ! La salle était pleine. Plus de 400 auditeurs buvaient ses paroles. Tous n'étaient pas d'Aubervilliers. Certains arrivaient de beaucoup plus loin. Mais c'est bien à la Commune que cet événement se déroulait. »



## COUPS DE CŒUR

### UNE ŒUVRE

#### « Les Vêpres de la Vierge », de Monteverdi

« Tous les soirs, sur la petite scène des Quatre Chemins au Théâtre de la Commune, j'écoute en interprétant *La Dernière Neige* d'Hubert Mingarelli un extrait des *Vêpres de la Vierge* de Monteverdi. Cette musique m'enveloppe avec les spectateurs dans un souffle immense. Elle me dit avec des notes ce que Malraux exprimait avec des mots : "Il y aura toujours ce moment prodigieux où l'espèce de demi-gorille levant les yeux se sentit mystérieusement le frère du ciel étoilé". »



LAURENT DENIMAL/OPALE

### UN HOMME

#### Antonio Tabucchi

« J'admire l'écrivain italien ancré au Portugal, ce bout de terre noble qui finit l'Europe à l'ouest et regarde l'Amérique. J'admire l'homme dont l'énergie mentale et l'humour aigu démolissent la cuirasse des tyrans, dont la compassion soulage nos lassitudes et dont l'ardente vigilance n'a cessé d'éclairer nos consciences. J'ai adapté pour le théâtre un de ces plus beaux livres, *Pereira prétend*, c'est un souvenir lumineux. »

### UN COURANT

#### Le Conseil national de la Résistance



ROGER VIOLETTE

« Celui qui naquit au sein du Conseil national de la Résistance dont nos espoirs et nos ambitions sont issus, nous, la génération d'après-guerre, qui avons échappé au désastre de la grande barbarie et qui avons eu la chance de croire à l'abri des promesses que se font les hommes quand ils sortent meurtris du lit bourbeux des grandes défaites humaines. »

**Avec élégance, il ne s'attarde pas sur les créations inoubliables qui ont fait les grands jours de son théâtre. Il se montre plus disert sur l'organisation d'un cycle de conférences organisées avec le Collège de France.**

Jack Ralite, sénateur et ancien maire communiste d'Aubervilliers, était à l'origine de ces conférences. « Au cours d'un repas, il m'avait glissé : "Faire venir le summum de la pensée et de l'intelligence en banlieue, ce serait formidable !" Il a toujours cru dans la noblesse du peuple, dans son droit à la culture, dans son amour de l'intelligence. C'est un humaniste comme j'aimerais l'être. Un héritier de tous ces écrivains et philosophes des Lumières, curieux, ouverts et mus par une confiance extraordinaire en l'humanité. Je m'y reconnais pleinement. C'est sans doute mon côté "républicain" ».

Didier Bezace n'emploie pas les mots « de gauche ». Bien qu'il ne se cache pas d'avoir appelé à voter Ségolène Royal en 2007, puis François Hollande en 2012, il se montre méfiant à l'égard des socialistes, trop coupables, à ses yeux, d'avoir tendance à « instrumentaliser » la culture. « Avec les communistes, il s'agit d'un vrai partage. » L'hommage fait sourire, lorsqu'on sait qu'à 20 ans, Didier Bezace considérait ces mêmes communistes comme l'ennemi. C'était aux heures chaudes de Mai 68. Il participe alors aux manifestations, occupe (« brièvement ! ») l'Odéon. Rencontre, surtout, Jean-Louis Benoit et Jacques Nichet, avec lesquels il fonde, en 1970, l'Aquarium. Ensemble, ils donnent naissance à l'une des plus mémorables aventures théâtrales de ces dernières décennies. Installés dans la Cartoucherie de Vincennes, tout à côté d'Ariane Mnouchkine et du Théâtre du Soleil, ils vont métamorphoser un vieux bâtiment abandonné par l'armée en fer de lance d'un théâtre contestataire. L'atmosphère est effervescente, les meetings se succèdent... Le mode de fonctionnement de la troupe est « collectif » : pas de directeur désigné, le droit à la parole pour chacun. « C'était exaltant. On a dû tout inventer, imaginer, brasser des idées, se transformer en maçons pour construire ce théâtre. À une époque, j'y ai vécu totalement. Je dormais dans mon bureau, me préparais à manger dans la cuisine, prenais ma douche dans les loges. Le matin, j'ouvrais les portes. Je les refermais le soir. J'étais le concierge... Cela a duré trois ans. »

Avec Jacques Nichet et Jean-Louis Benoit, Didier Bezace se lance dans la création de spectacles nourris de rencontres et d'interviews, en prise directe avec les réalités sociales : spéculation immobilière avec *Marchands de ville* en 1972 ; condition ouvrière avec *La jeune lune tient la vieille lune toute une nuit dans ses bras*, quatre ans plus tard. Comme il l'a fait avec *La Dernière*

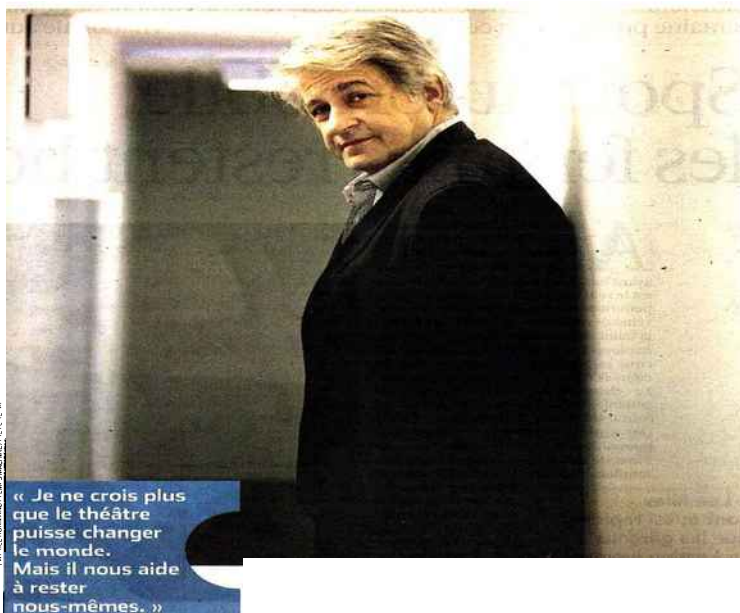


PHOTO: LORIAN TROMBARDI

« Je ne crois plus  
que le théâtre  
puisse changer  
le monde.  
Mais il nous aide  
à rester  
nous-mêmes. »

*Neige*, aujourd'hui, il adapte des nouvelles et des romans : *Made-moiselle Else* de Schnitzler, *Le Piège* de Bove, *La femme changée en renard* de Garnett... Sa démarche s'explique par la recherche de formes nouvelles, le besoin d'échapper au répertoire traditionnel. Elle répond, plus encore, à la nécessité de communiquer sa passion des livres et de la littérature.

Une passion qu'il doit à ses parents, sans qu'ils en aient eu jamais conscience. Employés dans une agence de change (« mon père gueulait des ordres, près de la corbeille de la Bourse »), ils sont convaincus par un médecin des bienfaits de la campagne pour leur fils né en 1946, dans le Paris de l'après-guerre et des privations. Aussitôt, ils le placent en nourrice dans un village de la lointaine Bourgogne (« j'y ai appris à traire les vaches, cueillir les cornichons, faire les moissons, conduire un tracteur ! », relève-t-il). Il ne retrouvera que rarement sa famille. Après un passage à la maternelle de la rue Blanche, dans le 9<sup>e</sup> arrondissement (« celui de Johnny Hallyday et de Jacques Dutronc ! »), il est inscrit chez les pères maristes, dans un internat en grande banlieue (« mon père, gaulliste radical, craignait l'influence des profs communistes du lycée Chaptal »)... Renvoyé au bout de six ans, pour indiscipline et fugues, il finit ses études dans une boîte à bac parisienne, dont le directeur, adepte des méthodes autoritaires, n'en était pas moins le gendre de Bergson !

Sur ces années passées en solitaire, Didier Bezace ne tient guère à s'épancher. Sinon pour se réjouir de cette frénésie de lecture qui lui a permis d'« ouvrir la fenêtre ». « J'ai toujours voulu lire. À 7 ans, je devorais le dictionnaire comme un roman. J'étais chez ma grand-mère. Elle possédait beaucoup de beaux ouvrages, bien reliés, mais ils m'étaient interdits, surtout ceux de Maupassant. Il sentait le soufre ! Plus tard, j'ai bénéficié de la bibliothèque de l'internat. Tous les livres y sont passés, les classiques comme les contemporains. » Notamment *Chiens perdus sans collier*, un roman de l'écrivain catholique Gilbert Cesbron qu'il adapte et met en scène, avec ses camarades de classe, attrapant, du même coup, un nouveau virus : le théâtre. « J'étais un adolescent insatisfait. Il m'a permis de rêver. »

Que l'on n'imagine pas que son départ d'Aubervilliers guérira Didier Bezace de sa « maladie des mots » et du théâtre. Certes, il espère retrouver plus sérieusement son statut d'acteur au cinéma et à la télévision, « un métier que j'adore, mais difficile à assumer lorsque l'on dirige un centre dramatique. J'y ai connu de vrais bonheurs. » *La Petite Voleuse* de Claude Miller (« un homme très doux qui m'a fait faire mes premiers pas devant la caméra »), avec Charlotte Gainsbourg pour partenaire (« une actrice qui m'émeut »); *Les Voleurs*, d'André Téchiné; *L.627* (« des policiers m'en parlent encore ! ») ou *Quai d'Orsay* avec Bertrand Tavernier : « Avec Miller et Téchiné, il est l'un des rares





*réalisateurs qui connaissent tous les acteurs et composent leurs distributions eux-mêmes. »*

C'est à la scène et à la littérature que Didier Bezace reviendra d'abord, en février, à Paris, au Théâtre de l'Atelier. Il y reprendra ses mises en scène de trois textes de Duras : *Marguerite et le Président*, *Savannah Bay*, avec Emmanuelle Riva et Anne Consigny, et *Le Square* avec Clotilde Mollet et lui-même. « *C'est du vrai théâtre populaire, même si Duras s'énervait quand je le lui disais. »*

Soudain il s'interrompt. Il est temps de quitter la brasserie, regagner Aubervilliers. De retrouver ce public, sans lequel « *il n'y a pas de théâtre* ». Il ajoute : « *Du "boulevard" joué devant une salle pleine est plus du théâtre qu'une création "intello"*

*sans spectateurs. Je ressens toujours la même émotion à l'approche de la représentation, quand les consciences se fabriquent pour devenir, aux plus beaux instants, une conscience collective rassemblée autour d'une histoire, d'une méditation, à travers les rires les plus fous, les larmes les plus amères. Je ne crois plus que le théâtre puisse changer le monde. Mais il nous aide à rester nous-mêmes. D'une certaine manière, il ne sert à rien. Pourtant, il est indispensable. »*

**DIDIER MÉREUZE**

[1] Lire « En famille », p. 21.

**À LIRE :** *D'une noce à l'autre*, un metteur en scène en banlieue relate les seize années de Didier Bezace à la tête du Théâtre de la Commune. Éd. Les Solitaires intempestifs. 210 p., 23 €.

Escorte ta vie d'un  
songe  
où s'accroît ton espace  
où veille ta liberté

*Didier Bezace*

« Escorte ta vie d'un songe  
où s'accroît ton espace  
où veille ta liberté. »  
(Andrée Chedid)

**Didier Bezace**